

À propos de l'article de Bernard Bernier

Joseph Pestieau

Volume 8, numéro 1, 1984

L'archéologie du social

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006191ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006191ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pestieau, J. (1984). À propos de l'article de Bernard Bernier. *Anthropologie et Sociétés*, 8(1), 173–174. <https://doi.org/10.7202/006191ar>



À PROPOS DE L'ARTICLE DE BERNARD BERNIER

L'article de B. Bernier sur « L'apparition du nationalisme en Occident » pêche par un excès d'ambition. Il soulève trop de problèmes et se disperse dans des considérations dont on ne voit pas toujours la pertinence. Pourtant, il finit par traiter fort bien d'un sujet précis sur lequel il aurait pu se centrer plus tôt. Je veux parler du parti qu'a pu tirer de l'unification nationale un capitalisme en quête d'un marché élargi. Encore aurait-il fallu noter que dans cette quête le capitalisme a fini par faire sauter les frontières nationales : il a réclamé des « marchés communs » ou s'est fait colonialiste, il a fondé des multinationales, il s'est opposé aux bourgeoisies nationales qui avaient encore besoin de marchés protégés ou qui n'étaient pas préparées aux aventures impériales (Arendt 1982). D'autre part, le nationalisme qui fait l'affaire du capitalisme et que celui-ci soutient n'est qu'une forme ou un épisode du nationalisme, une forme ou un épisode fort intéressant mais rien de plus. Cela devait être dit.

B. Bernier explique la formation du Deutscher Zollverein et l'unification allemande. Il rend compte des nationalismes triomphants du XIXe siècle mais non des autres nationalismes qui furent parfois les victimes de l'État-nation et de ses ambitions impérialistes : nationalismes anticoloniaux, irrédentistes ou séparatistes. B. Bernier ne distingue pas non plus la continuité du centralisme étatique français d'ancien régime durant et après la révolution (Tocqueville 1967). Ainsi, Robespierre se sert-il de cette tradition ou la sert-il ?

Quand il parle de la formation de la nation française sous la monarchie, l'auteur ne parle guère de l'intérêt que certaines strates sociales ont pu trouver dans cette affaire – Philippe-Auguste, Philippe le bel ou Jeanne d'Arc contribuent à construire le royaume de France. Ils préparent l'État-nation mais dans leur œuvre, ils agissent de concert avec une fraction de la population, selon les intérêts et les perspectives de cette dernière.

Les forces qui sont derrière la fabrication des nations changent avec les conjonctures historiques. Le nationalisme et les strates qui le soutiennent se transforment. Ils se transforment ainsi selon qu'une nation est dominante ou dominée. La décolonisation fut menée au nom d'un nationalisme qui n'était pas celui des métropoles. Elle fut menée par des classes dont F. Fanon (1968) a fait la critique. A. Gunder-Frank (1971) a pu parler de lumpen-bourgeoisies responsables du lumpen-développement de leurs propres pays. Les abbés (des abbayes) et les bourgeois (des villes) qui soutinrent la politique d'un Philippe-Auguste, les cols blancs qui firent la force du Parti québécois, les industriels et banquiers qui appuyèrent l'unité allemande n'ont pas grand chose en commun, si ce n'est d'être favorables à des nationalismes, fort différents par ailleurs. Il faut aussi remarquer que les industriels allemands ou anglais ont pu réagir de façon opposée, à une même époque, vis-à-vis du protectionnisme et du nationalisme économique. L'État-nation était nettement plus utile aux premiers qu'aux seconds au XIXe siècle.

Bref, la fonction de l'État-nation dans l'unification des marchés pour le plus grand bénéfice de la bourgeoisie est une fonction qui date. Elle eut son importance dans la formation de certaines nations. Mais elle n'explique pas cette formation. B. Bernier le sait évidemment. Il ne prétend jamais que la politique des rois de France n'aurait fait que préparer celle des banquiers de la Restauration. Mais j'éprouve le besoin de le préciser. Voir le passé dans la perspective de l'événement d'une classe particulière n'est qu'une façon de voir les choses, ce n'est pas l'essence des choses.

En terminant, je voudrais souligner un détail. B. Bernier parle d'individualisme et de nationalisme. Je crois qu'il se laisse entraîner par l'argument de L. Dumont en liant ces deux notions. Souvent il parle d'individualisme alors qu'il conviendrait plutôt de parler d'égalitarisme, d'anti-organicisme ou de refus de la hiérarchie. B. Bernier reconnaît par ailleurs que son argument n'est pas celui de Dumont. Mais voit-il que le nationalisme, dans bien des dimensions, — soulignées de façon démagogique par les fédéralistes canadiens quand ils parlent du nationalisme québécois — est un sentiment qui fond l'individu dans une collectivité et peut l'aveugler dans le chauvinisme patriote ou le national-socialisme ? Il ne s'agit pas là d'accident de l'histoire, pas plus en tout cas que le nationalisme ou l'individualisme de la Révolution française.

RÉFÉRENCES

ARENDR H.

1982 *L'impérialisme*. Paris: Fayard.

FANON F.

1968 *Les damnés de la terre*. Paris: Maspéro.

GUNDER FRANK A.

1971 *Lumpen-bourgeoisie et lumpen-développement*. Paris: Maspéro.

TOCQUEVILLE A. de

1967 *L'ancien régime de la Révolution*. Paris: Gallimard.

Joseph Pestieau
Philosophe
CEGEP de St-Laurent

GLISSEMENT PROGRESSIF DE LA NATION À L'ÉTAT-NATION : commentaires en marge de « L'apparition du nationalisme en Occident »

Dans son article sur l'apparition du nationalisme en Occident Bernard Bernier reprend les thèses de Mario Albertini et d'Anthony Smith sur la nation. Ces auteurs posent la nation comme un discours idéologique né avec l'État-nation et cela en s'appuyant sur les cas historiques de la révolution française et de la mystique nationaliste du romantisme allemand. Le télescopage des termes État, nation, État-nation est alors total et produit un dérapage théorique inhérent au découpage en instances (économique, politique, idéologique). Il est proposé dans ce court article une critique de la démarche de Bernier, Albertini et Smith ainsi qu'une interprétation théorique différente basée sur l'identité et une lecture culturelle du fait national.

Avec l'apparition du nationalisme et de l'État moderne en Occident nous entrons de plein pied dans l'ère de l'idéologie, c'est-à-dire dans la sphère du discours, celui d'un appareil et d'un processus. Cet appareil et ce processus se condensent dans la structure étatique et dans le discours du développement et du progrès. Au plan conceptuel, il n'est ici question que d'une forme de pouvoir nommée l'État-nation et de son discours idéologique nommé le nationalisme; en aucun temps les termes du social ne sont touchés par ce type d'analyse. La confusion serait de passer du discours idéologique de l'État-nation à « l'apparition des nations en tant qu'entités politiques et culturelles », comme si les deux phénomènes étaient fatalement et dans tous les cas interreliés, comme si sur le